

Allons voir plus loin,
veux-tu ?

Du même auteur

Aux mêmes éditions

L'Admiroir
roman 1976
et « *Points* », n° P 438

Le Nez de Mazarin
roman, 1986
et « *Points* », n° P 86

Le Voile noir
1992
et « *Points* », n° P 146

Je vous écris
1993
et « *Points* », n° P 147

Les Chats de hasard
1999
et « *Points* », n° P 853

*

Lucien Legras, Photographe inconnu
présentation de Patricia Legras
et Anny Duperey
1993

ANNY DUPEREY

Allons voir plus loin,
veux-tu ?

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-055847-5

© Éditions du Seuil, septembre 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Thierry.

CHRISTINE

Ça l'avait pris d'un coup, au beau milieu de sa pelouse : elle allait vendre sa maison.

Elle en resta plantée sur place, les deux pieds écartés dans l'herbe, sous le choc. L'idée, incongrue jusqu'à la minute précédente, l'impensable, avait fondu sur elle sans aucun raisonnement préalable, l'avait traversée comme la foudre. Elle en restait hébétée, saisie d'une sorte d'éblouissement.

Un petit coup de vent balaya la campagne, ébouriffa ses cheveux, jeta une bouffée de fraîcheur piquante à ses joues. Elle suffoqua brièvement et secoua la tête pour chasser, comme on chasse une bête importune, cette stupide fantaisie de l'esprit. Vendre sa maison ! Qu'est-ce que c'était que ça ? Pourquoi ? De quel tréfonds cette idée avait-elle surgi pour lui sauter à l'esprit aussi brusquement ?

Elle regarda vaguement autour d'elle, les mains enfoncées dans les poches de son parka bleu crotté de terre, telle qu'elle était quand la chose l'avait saisie. Elle aurait bien voulu ignorer la folle idée, se remettre à marcher, à vaquer normalement, mais une sorte de paralysie la laissait immobile, bouche ouverte et sourcils levés. L'idée était collée, engluée au milieu d'elle, sans qu'elle puisse encore rien en faire. Elle avait tout stoppé, tout bloqué. On devient idiot quand une chose pareille vous prend de plein fouet...

Christine assumait sans états d'âme ses quarante-neuf ans et en annonçait carrément trois de plus – une habitude qu'elle avait prise vers la quarantaine, histoire de s'offrir le luxe de devancer un peu les choses, de ne pas être prise au dépourvu par les chiffres, et aussi pour le plaisir d'enregistrer quelques mimiques surprises et flatteuses, savourant intérieurement sa petite supercherie, amusée qu'on la trouve si fraîche, si pleine d'allant, et d'allure si jeune pour son âge. Histoire aussi de voir ce que ça lui ferait quand elle aurait réellement le nombre d'années annoncées. Elle ne savait même pas pourquoi elle avait commencé à pratiquer cette innocente bravade, ce pied de nez aux dates, à la convention sociale qui pousse les femmes à mentir dans l'autre sens pour se rajeunir. Parfois, elle s'y perdait elle-même et se trouvait obligée de compter.

Elle tirait le meilleur parti de ce que ses parents et la chance lui avaient donné : un caractère solide, équilibré, enclin à la logique et à la mesure, et un physique accordé à ces qualités morales. Elle ne s'était jamais trouvée jolie, du moins elle n'avait pas cette joliesse qui semble enchanter les hommes en général. Il fallait la regarder avec attention, et peut-être même plusieurs fois, pour s'apercevoir que cette somme d'absences de défauts valait bien certaines beautés frappantes. On pouvait détailler Christine de la tête aux pieds, de face et de dos, sans rien trouver, ou presque, à critiquer. Elle avait elle-même une évaluation assez juste de son physique. Elle ne surestimait pas les yeux noisette assez ordinaires, la bouche moyenne, le cou ni court ni long, les seins somme toute standard, mais cotait à sa juste valeur une ossature solide du visage – dont elle sut toute jeune qu'elle serait un atout pour plus tard – une chair ferme et drue bien attachée aux os, une peau saine, un dos droit bien campé sur des hanches étroites et des jambes fuselées qui lui donnaient l'allure d'un joli petit arbre.

Dans sa jeunesse, elle avait déploré être faite « comme un garçon », sans taille marquée ou presque dans un buste tout d'une pièce des épaules aux fesses. Elle bavait d'admiration et d'envie devant ces filles qui pouvaient onduler gracieusement des hanches, chalouper en créant des courbes, des sinuosités, des obliques, des creux et des bombés voluptueusement suggestifs, alors que sa morphologie la poussait à bouger d'un bloc et à marcher comme un petit soldat. Et puis elle avait vu ce que devenaient dix ou vingt ans plus tard les tailles de guêpe et les hanches de Vénus callipyges et elle avait arrêté de se plaindre de sa silhouette androgyne.

Au vu de ce que souffraient certaines de ses amies, elle se trouvait plutôt chanceuse de ne pas avoir à rogner des bosses, colmater des creux et retendre des affaissements. Ça tenait. Et elle misait sur deux atouts majeurs : une nature de cheveux exceptionnelle qu'elle devait à sa grand-mère – des cheveux naturellement cendrés, épais, ondulés, qu'elle avait toujours taillés au carré et dont le bouffant désordonné donnait de la fantaisie à son visage – et un cul impeccable. Ce cadeau-là venait plutôt du côté de son père. Toute une lignée de femelles étroites et sèches comme des ceps de vigne avait légué à Christine un arrière-train qui ne devait pas être un avantage à leur époque, mais tout à fait à la mode de cette fin de siècle – deux fesses hautes, en pomme, avec une fossette sur le côté, des cuisses fermes et longues, sans trace de cellulite, à peine plus épaisses en haut qu'au-dessus des genoux, le tout délicatement musclé et ce sans aucun effort gymnique. Une aubaine dont elle avait tendance à profiter de plus en plus – esthétiquement s'entend – à mesure que les années passaient, abusant, dans sa vie parisienne, des pantalons collants et des jupes ultra-courtes.

Pour l'heure, elle ne se souciait d'aucune de ces futilités, hagarde au milieu de sa pelouse, plantée dans ses bottes en caoutchouc, et l'informe collant en coton molletonné

qu'elle mettait pour jardiner, une chose immonde sans plus de couleur godaillant entre les jambes, pochant mou aux fesses et aux genoux, lui donnait l'air d'un épouvantail. Mais ici, à la campagne, ça n'avait aucune importance.

Le nez gelé et les pensées en bataille autour de cette idée saugrenue qui ne la quittait pas, elle attrapa machinalement la bêche qu'elle avait fichée en terre une demi-heure plus tôt. Elle était sortie de bon matin, fermement décidée à bêcher un massif qui était resté en l'état depuis la fin de l'été. Les dernières fleurs momifiées des rosiers s'enchevêtraient lamentablement aux restes séchés et brunâtres des roses d'Inde, aux tiges mortes des cosmos, grêles et cassées. Il fallait éliminer tous ces cadavres de fleurs annuelles pour dégager les vivaces qui survivraient à l'hiver. Et retourner, aérer la terre en vue du printemps.

Quand elle était sortie, un ciel bas, d'un gris fangeux, duquel semblait tomber une humidité poisseuse, lui avait fait rentrer la tête dans les épaules dès la terrasse. Après avoir juré entre ses dents, elle avait résisté à l'envie subite de revenir au chaud, comme un chat frileux fait demi-tour vers l'intérieur dès le seuil, le poil hérissé par le froid. Elle avait tellement de mal, en ce moment. Pour tout... Mais elle s'était forcée à prendre la bêche, les gants de cuir, et s'était lancée vers le fond du jardin. Bon sang, elle n'avait pas quitté son agence et pris trois jours de congé pour rien ! Et puis elle avait connu pire au début de son jardin, et même après, ce n'était pas une inoffensive grisaille qui allait l'arrêter !

Mais au lieu de reprendre ses travaux jardiniers avec l'énergie qu'elle aurait souhaité avoir, elle saisit son outil lentement, profondément pensive, fit trois tours involontairement comiques sur elle-même, au ralenti, cinq pas vers la droite, puis, se ravisant, six pas vers la gauche du massif, qui était dans un état moins catastrophique de ce côté-ci. Il y eut un curieux moment suspendu où, les bras mi-levés, elle res-

sembla à un chef d'orchestre en panne de tempo, puis elle replanta la bêche en terre quasiment où elle l'avait prise. Elle ne pourrait pas. Elle resta là, dos courbé, bras ballants, soufflant comme après un gros effort. L'idée, la sauvage, la stupide idée, obsédante, annihilait ses forces, stoppait toutes ses résolutions. Vendre sa maison ? ! Mais pourquoi ?

Elle en avait hérité d'une tante, sœur de sa mère, qui était morte sans enfants et la lui avait léguée il y avait environ vingt ans de cela. Christine avait appris la nouvelle avec une extrême surprise. Aucun lien d'affection particulier ne la liait à cette femme qu'elle n'avait pas vue depuis des années. Puis elle s'était souvenue que celle-ci était censée être sa marraine – il en faut bien une – ce devait être la raison de cet héritage.

Elle connaissait vaguement la maison pour y avoir passé les deux pires périodes de vacances de sa vie. La première, vers cinq-six ans, pendant laquelle les adultes avaient passé leur temps à l'éloigner de la mare, seule chose attrayante de l'endroit, pour la tenir assise dans une sombre cuisine aux minuscules fenêtres. Elle avait peur. C'était sinistre. Il pleuvait tout le temps. Puis à l'adolescence, sa mère s'était mis en tête, on ne sait pourquoi, d'aller passer la moitié de l'été là-bas avec elle – un besoin de voir sa sœur devait brusquement émerger, environ tous les six ans, d'une relative indifférence.

Il faut dire qu'un séjour dans le bas Berry, dans un lieu-dit à « deux feux » isolé de tout, sans aucune distraction digne de ce nom à vingt kilomètres à la ronde, est une des plus désespérantes épreuves à faire subir à une fille de treize ans – sorte de situation extrême équivalant à une traversée du désert sans eau, pour une gamine qui a commencé à frétiller en milieu urbain. De plus, a contrario des souvenirs pluvieux et néanmoins cuisants qu'elle gardait de l'expérience berrichonne de ses six ans, il faisait cette année-là une

canicule épouvantable. Tous les champs étaient grillés à la ronde, l'herbe séchée crissait sous les pas. Les oiseaux eux-mêmes ne chantaient plus, écrasés de chaleur. Les vaches, pour profiter de l'ombre, restaient affalées, en tas, sous les arbres qui poussaient de loin en loin dans les haies. Une sorte de mort torride s'était abattue sur tout, et le seul endroit vivable, à cause de la fraîcheur qui y régnait, était encore cette affreuse et sombre cuisine.

Quand elle n'en pouvait plus d'être enfermée, Christine, enragée d'ennui, traînait dans les sentiers alentour en faisant gicler les cailloux à grands coups d'espadrilles. Elle croisait de temps en temps les mouflets de la ferme voisine, deux garçons crasseux un peu plus jeunes qu'elle, qui se cachaient dans les fourrés quand ils l'apercevaient. Ayant repéré leur manège, elle s'amusa à les effrayer avec d'horribles grimaces et des cris rauques. Ils s'enfuyaient à toutes jambes. Parfois, le plus petit pleurait. Ça ne l'attendrissait pas du tout.

Vers la moitié du séjour, sa mère avait eu un sursaut d'invention ludique pour tenter de distraire sa fille, vautrée sur une chaise, le teint blafard et l'œil mauvais, fermée comme seules savent se fermer les adolescentes quand elles s'emplissent de la haine de tout. Elle avait appris qu'on louait des barques à vingt-cinq ou trente kilomètres de là, pour canoter sur une rivière assez large – « Les rivières sont si belles ici, bordées de grands arbres, il y fera frais, on pourra même se baigner, tu vas voir, ce sera chouette, hop, on y va ! »

Vers deux heures de l'après-midi, quand elles avaient enfin trouvé, enfermées dans une voiture surchauffée, le bistrot paumé qui louait les bateaux, on ne servait déjà plus à déjeuner. Elles durent se contenter de deux tartines de beurre avec un café au lait. Sur la rivière, en aval, on pouvait canoter pendant environ cinquante mètres avant de tomber sur une sorte de petit barrage qui interdisait d'aller

plus loin. Dans l'autre sens, à contre-courant, on pouvait dépasser le bistrot de cent mètres en amont avant de buter sur d'énormes caillasses et d'aller s'échouer sur les bancs de sable qui encombraient le lit de la rivière. C'est qu'à cette saison et avec cette chaleur le niveau de l'eau était bas... Après avoir louvoyé tant bien que mal dans le courant, quand elles s'étaient vraiment enlisées, Christine avait sauté de l'embarcation et, se détournant résolument de la catastrophe, s'était affalée dans dix centimètres d'eau, refusant de bouger, détestant en bloc les arbres, la rivière, cette saloperie de cambrousse, le type du bistrot et sa mère, qui essayait de tirer toute seule l'énorme barcasse bêtement échouée. Ses épaules et ses jolies petites fesses émergeant de l'eau, le nez obstinément au ras du cresson, elle avait écouté sa mère gémir et s'échiner sans lui accorder un regard, sans faire un geste. Celle-ci réussit à extirper l'engin du banc de sable au prix d'un claquage musculaire au bras qu'elle mit tout le reste des vacances à soigner. C'était bien fait pour elle, tout était de sa faute.

Quand sa mère était morte, une dizaine d'années plus tard, Christine s'était réveillée une nuit en hurlant de chagrin. Le souvenir l'avait surprise insidieusement pendant son sommeil. Elle était là, comme à ses treize ans, allongée dans la rivière et elle entendait derrière elle sa mère peiner et souffrir. Elle aurait voulu désespérément tourner la tête vers elle, jaillir de l'eau, courir l'aider, l'embrasser et la libérer de sa charge, l'empêcher de se faire mal – « Pardon, pardon, maman, je t'aime, laisse-moi t'aider ! » Mais rien à faire, c'est comme ça qu'elle avait été, sans bouger, et c'est comme ça qu'elle était restée dans son rêve, dix ans après, impuissante. Tournant le dos à sa mère pour toujours... Voilà comment une innocente promenade ratée en barque peut devenir – et pour longtemps – une des plus grandes douleurs de la vie.

Quand l'héritage de la maison lui advint à l'improviste, Christine en était aux premières années, déjà difficiles, de son second mariage. Après une première union de jeunesse, gentille, anodine, qui s'était terminée aussi naturellement qu'elle était née, Christine essayait de vivre en harmonie et de trouver une nouvelle stabilité avec un homme, de ce type compliqué et insaisissable qu'on pourrait appeler « le sarcastique ». L'entreprise était vouée à l'échec puisque le propre du sarcastique est d'être en disharmonie et de déstabiliser. Avec lui, la dérision était constante. Toutes formes de dérisions : la légère, la drôle – il pouvait être à mourir de rire, c'est comme ça qu'il avait séduit Christine – la cynique, la noire, la philosophique, la méchante, la mondaine, la morbide, l'assassine, la désabusée, et même l'autodérision quand il avait forcé la dose et qu'il fallait être touchant pour ramener vers soi ceux qu'il avait blessés. Christine s'épuisait à sauver cette union, s'obstinant dans une erreur classique : elle espérait qu'il changerait, qu'il se lasserait de ce ton de perpétuelle moquerie, de ces piques et dérobades, qu'il baisserait les armes un beau jour et qu'ils pourraient alors tous deux avoir des rapports vrais, tendres et sincères. Or il ne se lassa jamais de se moquer de tout, et d'elle en particulier. La simplicité sans défenses est un luxe qu'il n'est pas donné à tout le monde d'atteindre.

La maison paysanne de la tante, lourde, ingrate, avec sa pauvre mare, son terrain pierreux envahi d'ajoncs et de fougères, et les quatre heures de route nécessaires pour arriver dans ce pays de bouseux, donnèrent matière à un nouveau festival de plaisanteries. Il fit tordre de rire une tablée entière en décrivant leur « somptueuse maison de campagne ». A cette époque, Christine riait encore de concert.

Certains amis suggérèrent de se débarrasser au plus vite d'une baraque aussi affreuse et déprimante. Et lui de rétorquer que personne n'en voudrait, même si on la donnait. Il

n'y avait qu'à Christine qu'on pouvait fourguer une chose pareille! Et tous de s'esclaffer à la description de leur future chambre suintante d'humidité, éclairée par un pauvre et unique vasistas de cinquante centimètres carrés, avec le beuglement des vaches de la ferme voisine en guise de réveil romantique.

Néanmoins, Christine résista et, pour d'obscures raisons qu'elle ne chercha pas trop à définir, elle ne se débarrassa pas de la maison. Peut-être tout simplement parce qu'elle n'aurait jamais fait l'effort d'en chercher une si celle-ci ne lui avait pas échoué, quasi par hasard. D'années en années elle se prit au jeu, y consacra la totalité de ses économies et, peu à peu, tout son temps libre.

Quand elle s'attaqua au jardin – ou plutôt à la friche inextricable qui ne pouvait encore prétendre au nom de jardin – ce fut pour son mari un sujet neuf de sarcasmes. Comme il avait le don de mettre en valeur les situations ridicules, il décrivit abondamment « Christine campagnarde ». Le personnage de Christine à quatre pattes dans la boue, son arrière-train dépassant seul des fougères qui retombaient sur son dos, ahanant et tirant désespérément sur une racine d'ajonc pour l'extirper de terre, ainsi que la même Christine, le soir, retirant une à une de sa paume, avec des petits cris et une pince à épiler, les piquants de ces foutus ajoncs, remportèrent un grand succès. Une de leurs amies faillit s'en étouffer de rire! Christine s'opposa timidement à la caricature en rétorquant : « Évidemment, il n'y a pas de gants assez épais pour ça... » Peine perdue, personne n'entendit un mot de ce qu'elle disait. La réalité de ce qui se passait là-bas était pour elle seule. Elle se contenta donc de sourire complaisamment. Car elle avait de plus en plus de mal à rire maintenant...

Mais elle manquait d'habileté, de sens de la repartie pour affronter ce mari qui maniait si bien l'art de l'esquive et

celui de clouer le bec à tout le monde. Il était inattaquable. Elle continua donc à faire semblant, soumise au jeu dont il instaurait seul les règles. Elle entra dans cet état de semi-mensonge, de veulerie que pratiquent ceux qui ont compris que la partie est perdue, sans vouloir se l'avouer, ou sans avoir le courage de s'en aller.

C'est ainsi que, petit à petit, la maison berrichonne devint le lieu secret de sa résistance. Elle mit là-bas tout ce qu'elle aurait voulu donner à son couple. Ses enthousiasmes, sa naïveté, qu'elle préservait tout au fond de son cœur comme un bien précieux et caché, car son mari aurait happé et déchiqueté la fraîcheur d'âme qu'elle aurait eu le malheur de laisser paraître, son besoin de calme sincérité, sa gaîté à rendre les choses belles et propres. Elle fit de cette maison un lieu simple, beau, naturel, où l'on pouvait se reposer sans plus faire semblant de rien, s'abandonner en confiance sans avoir à prendre sur soi d'aucune manière. La sombre cuisine qui la terrorisait étant petite devint un lieu chaleureux, avec son énorme cheminée rustique, et les tomates roses qui avaient recouvert le triste sol en ciment brut. Au fil des années, les fougères et les ajoncs domptés avaient laissé place à un jardin ni trop petit ni trop grand où elle avait planté des rosiers et des fleurs, qui pour être simples n'en réclamaient pas moins beaucoup de travail. Heureusement d'ailleurs. Il fait bon être occupé sans arrêt pour ne pas trop s'apercevoir qu'on n'a pas grand-chose à partager avec l'époux qui est venu là en soupirant et qui, de son côté, se jette sur son vélo pour d'interminables escapades solitaires.

Puis, le sarcastique sentant qu'il y avait là un terrain où Christine se déployait en secret sans qu'il puisse l'atteindre, il prit la maison en grippe et elle devint le prétexte d'une sourde lutte. Il voulait l'arracher de là mais elle s'accrochait – enjeu apparent, le lieu devenait le symbole de leur

divorce profond. Il n'est pire jalousie, peut-être, que celle qu'éprouve un être dominateur et superficiel envers celui, ou celle, qui lui échappe sur un chemin de vérité qu'il ne peut suivre. Il devenait mauvais.

Christine, pourtant, pliait encore, arrondissait le dos et les angles, tant était grande sa répugnance aux rapports de force, aux états de crise. Pour ne pas envenimer leurs relations, la maison fut délaissée, visitée de loin en loin. Christine vit peu à peu l'herbe gagner sur les fleurs, les rosiers non taillés devenir de maigres épouvantails dégingandés, et deux ou trois touffes d'ajonc, résurgence du passé, réapparurent dans la pelouse. Pour échapper au dégoût, elle se détourna tout à fait de l'endroit.

Elle jeta toutes ses forces dans son travail, ce qui porta professionnellement ses fruits : on lui confia la direction de l'agence de voyages spécialisée dans les séjours d'entreprises, où elle travaillait depuis une dizaine d'années.

Mais voilà, elle croyait éviter des tensions entre son mari et elle en se privant de cette campagne qu'il s'était mis à détester, mais elle se priva du même coup de la joie de planter, du bonheur d'être dans ces vieux murs, de tout ce qu'elle éprouvait là-bas de simple douceur et de paix – pour peu de chose, pour une tomate mure avant l'heure, une fleur poussée par surprise dans un coin, un nuage rose qui passe le soir. Elle perdit sa compensation, tout ce qui la détournait de son malheur intime.

Elle se mit à voir les choses – qu'ils ne sortaient jamais en tête à tête, par exemple. Amis et relations étaient là, toujours, pour faire écran à l'intimité et les empêcher de se retrouver seuls. Elle s'aperçut que les horaires décalés de leur travail, de leurs rendez-vous, leur permettaient aussi, comme par hasard, de s'éviter. Même l'enfant qui était né tout au début de leur union, leur garçon, qui allait à ce moment-là sur ses douze ans, servait de prétexte à se fuir

– à défaut d’exprimer les frustrations du couple, on parlait du petit, de ses études, de ses jeux, de ses copains... Le silence enfla en elle, devint une vraie douleur. Un jour, il explosa et tout fut dit.

Elle eut l’immense surprise, quand elle annonça qu’elle voulait qu’ils se séparent, de voir son mari tomber des nues. Pour lui tout allait bien, normalement, tout pouvait continuer ainsi, le malaise dont elle parlait était une lubie malade qui l’avait saisie elle, elle seule. Où était le problème ?

Un grand froid la prit à s’apercevoir qu’ils étaient encore plus loin l’un de l’autre qu’elle ne l’imaginait. Ainsi cette vie de couple sans tendresse ni véritable complicité, fondée sur l’apparence, lui convenait et il n’éprouvait pas le besoin d’autre chose ? Elle s’était donc obstinée à vivre presque quinze ans avec un être qui lui était resté à ce point étranger ? Intérieurement glacée, elle se dit machinalement : « C’est trop. C’était beaucoup trop... »

Puis elle le vit saisi d’un profond, d’un véritable désarroi, et sa surprise monta d’un cran. Parce qu’elle le quittait, elle avait enfin quelqu’un en face d’elle, un homme perdu mais extraordinairement présent, qui tempêta, pleura, menaça, ses yeux plantés droit dans les siens, un homme qui ne se moquait plus, un homme capable de la prendre par les épaules, de la secouer, de la poursuivre avec une conviction et une sincérité qu’elle ne lui avait jamais connues. Il en était donc capable... « Quel dommage », pensa-t-elle. Elle faillit avoir des regrets mais c’était trop tard. Le malheur était accompli, la coupe d’amertume vidée, elle n’en boirait pas une goutte de plus. Il aurait beau faire, elle ne reviendrait pas en arrière, il fallait comprendre avant. On ne se méfie jamais assez des êtres qui semblent tout accepter, tout supporter en silence et parfois même en souriant. Leur soumission paraît sans limites, leur tolérance inépuisable, puis un jour ils quittent le jeu, tournent les

se sentait mal. Fatiguée, si fatiguée... Alors, tout au fond d'elle-même, elle reconnut la peur – cette saloperie de peur, sournoise, venimeuse, qui prenait les formes déguisées de la lassitude, de la colère, de l'épuisement, de l'envie de tout laisser tomber, de fuir, qui sapait tous les courages et le cœur du bonheur. Cette peur qui serait foutue de vous faire maudire le plus bel amour. Elle la débusquait, encore une fois. Mais comment faire pour résister ? Quelle force découvrir en soi, quelle ruse trouver pour lui échapper, l'empêcher de renaître, maléfique ? Il faudrait avoir la candeur de cette fleur offerte sans défense au soleil et aux étoiles, à la pluie bienfaisante comme aux oranges, même aux pieds maladroits d'une promeneuse, et qui relevait sa corolle vers le ciel avec une humble vaillance.

Tandis qu'elle songeait à cela, un mot naquit dans l'esprit de Christine : J'ACCEPTÉ... Le mot se déploya en elle, doucement. Oui, j'accepte ce bonheur neuf qui m'a été offert. J'accepte cet amour, ce printemps tardif et inespéré. Mais j'accepte aussi de le perdre, si cela doit advenir. J'accepte de vivre avec cet homme jusqu'à la fin de ma vie, et j'accepte aussi qu'il s'en aille un jour, s'il en a le désir. J'accepte le beau, le bon, et aussi le pire. Je ferai de mon mieux avec ce que m'apportera le sort...

Christine ferma alors les yeux, pacifiée, et se coucha lentement dans l'herbe à côté de la petite fleur.

Luc, de son côté, avait taillé le bâton avec son couteau. Il en avait aplati le profil, aiguisé les côtés, et s'en servait pour abattre les paquets de ronces qui masquaient le vieux mur. Cette machette rudimentaire cassait les lianes sans les couper et celles-ci se rabattaient souvent sur lui, écorchant ses bras et son torse. Une rage l'avait saisi, une obstination aveugle. Il écrasa ainsi plusieurs mètres de fourré. Et tout à coup, à travers les tiges emmêlées, un espace qu'on devenait libre, une lueur...

Il redoubla d'efforts, sabrant les ronces à coups redoublés. Le passage était là, il l'avait trouvé. Il en aurait presque pleuré de joie et il s'acharna de plus belle pour le dégager tout à fait.

Haletant, il laissa alors retomber ses bras ensanglantés, le temps ordinaire suspendu un moment pendant qu'il faisait quelques pas sur le chemin secret. Tout était là, devant lui. Les pierres debout, antiques et moussues, dressées par les anciens sur les côtés, avec leurs bouquets de fougères neuves, la fraîcheur douce, le clair-obscur des branches en voûte, le sol moelleux comme un velours, tapissé de générations de feuilles mortes.

« Le chemin des hommes de bonne volonté », pensa-t-il. Il tenta de se moquer de ce nom, un tantinet pompier, qui lui était spontanément venu en tête. Mais cette tentative d'autodérision tourna court. C'était un beau nom pour un tel chemin. Il allait chercher Christine. Il allait la soutenir, la porter s'il le fallait, mais il le parcourrait avec cette femme, jusqu'au bout, jusqu'à la lumière qu'il entrevoyait, tout là-bas...

Il revint vers elle, couchée dans l'herbe, pâle et douce. Elle ouvrit les yeux, vit son amour qui se découpait sur le ciel. Alors, Luc tendit les bras vers Christine et dit : « Allons voir plus loin, veux-tu ? »